

Isabelle CHARPENTIER - Exemplier

**RECEPTIONS DE LA LITTERATURE - LES RECEPTIONS « ORDINAIRES » DES
OUVRAGES « SOCIAUX » D'ANNIE ERNAUX**

Extraits de courriers des lecteurs

Extraits¹ n° 1 :

1a. « Annie, Permettez-moi de vous appeler par votre prénom, entre ex-Yvetotais de même génération cela peut se concevoir. [...] Les lieux, les situations, les sentiments que vous décrivez m'ont semblé très familiers. J'ai habité cette ville de 1950 à 1967 environ, nos chemins se sont par la force des choses sûrement croisés, sur 'Le Mail', à la kermesse des écoles privées, dans la cour de ferme de la mère X., Au cinéma Leroy (vous souvenez-vous du 'poulailler', le dernier étage de la salle où l'on s'asseyait sur un banc de bois pendant la projection), ou bien plus tard à la piscine. Nous habitions avec mes frères et sœurs à la périphérie de la ville, le quartier Réfigny, vers Saint Clair si vous voyez mieux. Mes parents étaient ouvriers, ma mère employée aux établissements M. jusqu'en 52 [...] et mon père aux chantiers navals du T. » (homme, 57 ans, originaire d'Yvetot, résidant actuellement à Rouen)

1b. « Chère Annie, Permettez-moi de vous appeler ainsi car j'ai l'âge d'être votre mère et malgré cette différence d'âge je me sens très proche de vous » (femme mariée à un polytechnicien, père officier de marine et propriétaire terrien, originaire de la bourgeoisie rurale, mère sans profession, 64 ans, 12 enfants, bac, sans profession, écrivain amateur, banlieue parisienne, pour *La Place*)

1c. « J'ai passé un long moment avec vous, avec votre enfance... et la mienne, avec un style de vie, cette simplicité qui m'a bien souvent gênée dans mes relations avec des amies issues d'autres milieux. [...] Accompagnant ma fille 'adoptive' de 15 ans à la Foire du Trône, en avril 84, je me retrouvais devant les rangées de panthères roses et autres peluches, poupées etc... le mélange de sentiments où l'on admet que 'ça plaise', que 'ça ait plu', que 'ça m'ait fait rêver, petite, aux foires et kermesses', et qu'aujourd'hui je me sente à la fois proche et tellement étrangère, tellement loin de tout cela ! B. (ma fille), cette adolescente issue d'un milieu prolétaire, garde les goûts de ce milieu, renforcée par un retard scolaire, un passé à l'Aide sociale etc... C'est 'ma fille'... Ce doit être vrai quelque part. Etrange ! [...] C'est toute cette résonance d'un quotidien qui fut sensiblement le mien (dans l'esprit, les expressions etc...) et d'un aujourd'hui différent. J'enseigne en D.E.S.S. à la Sorbonne, je fais des conférences en Province [...]. Je publie articles et livres, j'aime ce que je fais et en même temps je suis aussi du même bord que ceux qui ne savent pas, qui n'écrivent pas, qui ne sont pas 'in'. Voilà... Peut-être ai-je moins trempé que vous dans le monde petit-bourgeois qui ne m'intéresse pas, mais qui longtemps m'a fascinée bien sûr ! Que suis-je en train de faire en vous livrant tout cela en vrac ? Vous remercier pour avoir pu le mettre en mots avec simplicité. [...] Vous souhaiter de continuer longtemps à construire ce pont entre des mondes, des cultures qui peuvent sembler s'exclure. [...] Quoiqu'il en soit, bravo, Annie et vive les 'boursières' » (femme d'origine populaire, professeur de psychologie à la Sorbonne et praticienne privée à Versailles)

1d. « Décidément nous sommes presque sœurs ! » (femme, 75 ans, mariée, père marin pêcheur, mère « tenant un café-épicerie plus le 'bouloir' », résidant en proche banlieue parisienne, pour *La Honte*)

1e. « Je suis un peu une sœur de sang. » (femme célibataire, 23 ans, parents petits commerçants, surveillante dans un collège, écrivain amateur, résidant à Châteauroux, pour *La Place*)

1f. « Chère... collègue, Enfin j'ai lu 'La Place'. [...] je me sais gré de l'avoir - enfin - ouvert, et lu ; après une année d'hésitation, de refus. Sachant, bien sûr, à l'avance, ce que je RISQUAIS d'y trouver, ou retrouver ; [...] que j'allais m'y brûler aussi à chaque page, à chaque ligne, lectrice, semblable,

¹ On a choisi de respecter l'orthographe, la ponctuation et la syntaxe des correspondants, ainsi que, dans la mesure du possible, la présentation matérielle de la lettre (accentuation par soulignements de certains mots etc).

sœur... [...] Ressemblances : il y en a foule. Quelques unes : prénom ; origines sociales : champs, usine, petit commerce (pour moi : café) ; petite ville de province (mais : Loire) ; classes primaires à l'école privée religieuse, puis parcours sans doute très comparable vers une E.N.I (de St Etienne). [...] J'y suis restée. Je suis prof. (certifiée, de Lettres Modernes). Ayant épousé (à Lyon) un Normand, j'ai enseigné cinq ans au collège d'Yvetot de 73 à 78, où j'avais, bien sûr, entendu parler de vous (notamment par M.D., libraire, maintenant en retraite). [...] Ces 'ressemblances' ne sont pas que de hasard, de surface ; les autres me sont impossibles à dire » (femme, professeur certifiée de Lettres Modernes dans un collège, père ouvrier, mère tenant un café, mariée, deux enfants).

1g. « J'ai vu que La Place 'marchait bien' comme disent les marchands. Et de cela aussi je me réjouis fraternellement » (femme, fille de commerçants, banlieue parisienne)

Extraits n° 2 :

2a. « Je me suis complètement retrouvée dans les années 1952 - j'avais 13 ans [...]. J'ai fréquenté les écoles privées, primaire çà allait, mais secondaire, c'était l'exclusion. Nous étions 3 filles de milieu modeste, au fond de la classe - car mes parents ne pouvaient payer le tarif plein et l'on nous l'a bien fait sentir. Au premier rang il y avait la fille du Maire, celle du notaire et autres notables. Les sœurs faisaient toujours référence à 'elles'. Nous 3 au fond de la classe, récoltions des notes 'bonnes' car comme on ne s'occupait pas de nous, on copiait. Comme on n'assistait pas aux messes, on se cachait, on était la mauvaise graine. Et la laïque, alors, ce qu'elle prenait. Il ne fallait même pas leur dire bonjour. On m'a fait arrêter mes études en 1ère, pour travailler ! Je l'ai toujours regretté. J'habitais une commune de 10000 hab. dans la Loire et je ne garde pas de 'bons' souvenirs de mon enfance, j'ai grandi c'est tout. J'avais deux frères et une sœur. Alors maintenant, j'ai quitté la région, grâce à mon mari, je suis partie à l'étranger pendant 8 ans, cela m'a 'décapsulée'. J'ai 4 enfants et 2 petites filles. Mais je n'aime pas revenir à M., j'en garde un souvenir de médiocrité, sans pour cela renier mes origines, mais je préfère oublier. [...] C'est la première fois que je trouve un livre (La Honte) auquel je m'identifie » (femme, 58 ans, bibliothécaire, parents petits commerçants mari plus âgé et diplômé de l'enseignement supérieur, résidant actuellement dans une petite ville de province)

2b. « Je ne trouve pas de qualificatif assez fort ou précis pour vous dire combien ce livre m'a concernée. [...] J'ai 58 ans. Je suis née dans le monde paysan sarthois et c'est un monde assez frustré. J'avais trois sœurs aînées de 11 à 13 ans plus âgées que moi. En 1939, j'avais 13 ans. Mes parents étaient âgés et malgré des dispositions intellectuelles je n'ai pas fait d'études parce que mes sœurs n'en avaient pas fait. J'ai quitté le monde paysan à 20 ans pour la ville et Paris mais je n'ai pas réalisé ce rêve ambitieux d'être institutrice. Je suis mariée à un professeur de philosophie et poète. Je gagne ma vie en travaillant dans une compagnie d'assurances. J'ai, sans doute, un petit vernis intellectuel, mais je ne guérirai jamais de cette frustration de n'avoir pas fait d'études. [...] Pour le monde paysan (du moins celui que je connais) la possibilité de faire faire des études aux enfants était une promotion sociale » (banlieue parisienne)

2c. « Cette enfance, cette adolescence où dans mon lit je tremblais et claquais des dents de peur : l'alcoolisme du père, une famille nombreuse ; surtout ne rien dire. [...] Mon mari est artiste peintre, je ne me suis jamais intégrée nulle part, je ne suis pas intellectuelle comme vous, [...] mais un intérêt, un amour de l'art, de la littérature m'a beaucoup apporté, je n'ai pas réussi à dominer un complexe d'infériorité, [...] je suis blessée à jamais par une non-culture du langage qui m'a forgée » (femme âgée de 53 ans, d'origine paysanne, résidant actuellement à Paris, scolarité secondaire interrompue dans le public, pour La Honte)

2d. « A l'entretemps du Bon Marché ce samedi précédent ce courrier, j'ai pris, puis reposé maintes et maintes fois, puis finalement acheté le nouveau 'La honte' et « Je ne suis pas sortie de ma nuit' » [...]. Ces hésitations, n'étaient pas dues au coût, mais je savais que le premier me gênerait et le deuxième me serait très difficile à lire, tant nos vies se ressemblent [...] Je savais que ['La honte'] me pèserait, même caché derrière les autres livres, sans l'avoir lu, rien que le titre, tant cette honte qui depuis l'âge de 10, 12 ans dans cette école privée, religieuse, m'est apparue et ne m'a plus quittée jusqu'alors (j'en ai 49), tout d'abord les humiliations à l'école et cette lucide et permanente honte

ensuite [...] Ma mère voulait à tout prix s'élever, mon père était menuisier dans sa jeunesse juste après la guerre, un manuel, mes grands-parents ne voulaient pas de ce mariage, ma mère était belle et distinguée, elle pouvait trouver mieux. Mon père est devenu représentant pour avoir la paix, il vendait des voitures, des Opels, des Alpha Roméo ce qui ne le passionnait guère, pour s'évader il est devenu joueur aux courses et nous sommes retombés encore plus bas financièrement. Mon père me conduisait à l'école en belle voiture ce qui rehaussait un peu mon image auprès des autres filles et me donnait de l'assurance. Je me souviens avoir réglé quelques comptes à l'époque avec certaines pimbêches [...] Chez moi les disputes avec menace se faisaient de plus en plus fréquentes, mon père qui avait une maîtresse devint souvent absent, ma chambre était attenante à la leur, j'entendais tout ce qu'ils faisaient ou ne faisaient pas, j'avais peur que mon père tue ma mère tellement je le sentais à bout de nerfs, je surveillais le fusil de chasse en permanence.. [...]J'entendais à cette époque et j'entends encore aujourd'hui dans mon environnement professionnel, certaines personnes dirent : il ou elle vient de basse extraction, il m'est arrivé d'aller vomir à la suite de telles expressions, Ou Untel ou unetelle est aristo, le fin du fin. [...] Ma grand-mère maternelle était couturière, à domicile, chez les gens bien comme il faut, et ses distinguées clientes lui laissaient les restes des beaux tissus commandés directement à Paris, place de la Madeleine. De ce fait, j'ai toujours été très élégamment vêtue et j'ai appris beaucoup en l'accompagnant aux essayages pendant mes vacances. Ma sœur cadette s'est éprise à 18 ans d'un homme qui lui faisait des cadeaux somptueux (voiture, fourrures, bijoux) Elle a fini par l'épouser, avoir deux beaux enfants. Il était fiché au grand banditisme, pratiquement illettré. C'est toujours lui qui parle le plus et le plus fort lors des réunions familiales que j'ai depuis longtemps désertées. L'une de mes sœurs a épousé un concessionnaire Renault, qui a le plus souvent les mains dans le cambouis. Ils veulent conserver leur patois, en sont fiers, le remettent au goût du jour, même mes neveux qui n'ont pas la trentaine. Une autre de mes sœur a repris une Ecole de conduite. Son mari a le visage marqué et les poches sous les yeux tant 'il arrose' les permis. L'expression français moyen me dérange mais je me surprends à l'employer. Depuis toujours, me revient sans cesse à l'esprit l'expression si souvent entendue : on ne mélange pas les torchons avec les serviettes [...] A l'âge de 16,17 ans, mes flirts, assez nombreux, j'étais plutôt jolie à ce qu'il paraît, me quittaient pour épouser 3 ou 5 ans après, la fille du préfet, ou la fille du chirurgien, ou la fille du notaire, de toute façon la fille unetelle. [...] JE ME SUIS JUREE ALORS QUE PLUS JAMAIS aucun homme ne me quitterait pour ces raisons, inavouées à personne bien entendu, vous êtes la première [...] Je fréquentais le plus souvent des 'fils à papa', [...] ils m'apportaient la courtoisie, l'élégance du verbe, le chic de l'habillement, le confort de leur habitat et puis et surtout cette fameuse culture.. ce que je ne trouvais pas à la maison. J'ai aimé PAGANINI, j'ai aimé l'approche de telle ou telle toile, tel ou tel livre prêté.. et j'ai préféré ces fréquentations tout en y étant mal à l'aise parfois et souvent intimidée [...] J'étais boulimique de savoir, curieuse, je voulais apprendre. [...] J'ai fini par abandonner (mes cours). [...] Je me suis plu avec certains hommes, dans un certain milieu, bon chic bon genre ; [...] J'avais tous les hommes que je désirais et je prenais ma revanche, je les quittais à mon tour avec une facilité déconcertante. [...] JE SUIS DEVENUE PLUS VRAI QUE DE VRAI et par conséquent exigeante. Si un homme faisait 'ce qui ne se faisait pas', coupait sa salade avec le couteau, sauçait, trempait son pain dans le café au petit déjeuner, enlevait sa veste au restaurant sans me demander la permission, il était rayé pour une éventuelle prolongation amoureuse. Au cours de ces relations amoureuses, elles furent nombreuses [...] j'ai toujours inlassablement dissimulé, laissé croire et l'on croyait mal autour de moi. Je parlais très peu de ma famille bien entendu, je disais que nous étions brouillés, ce qui était vrai, mes sœurs me pensaient et me pensent encore fière et méprisante. Les hommes eux, me pensaient et me pensent toujours peu conventionnelle pour une femme venant d'un milieu certainement aisé. Tant mon maintien était 'impeccable', il n'est JAMAIS venu à l'esprit des hommes que je fréquentais, que je pouvais venir d'un milieu relativement modeste. Cela s'est corsé lorsqu'à l'âge de 35 ans, j'ai vraiment aimé un homme, un universitaire, sœur énarque, les oncles, les tantes médecins, P.D.G. etc.. tout ce beau monde me traitait avec égards, ne sachant pas. [...] J'ai tout fait pour devenir sa préférence, sa privilégiée. [...] Lorsqu'il m'a demandé de l'épouser, j'ai prétexté que je n'avais pas encore totalement confiance. [...] Puis est arrivé ce qui sera le plus lourd à porter, j'ai avorté, [...] pour ne pas avoir à m'engager, car il AURAIT FALLU QUE JE DISE [...] Je me retrouve seule en compagnie de mon vieux chat, TOUJOURS POUR NE PAS AVOIR A DIRE CE QUE JE CROIS INAVOUABLE. [...] Je suis cadre responsable dans une PME, je lis beaucoup, je voyage et évidemment la femme que je suis devenue n'a plus grand chose à voir avec la jeune fille qui se faisait

quitter parce qu'elle n'était pas née du bon côté de la barrière.. [...] J'ai envisagé, en cas de définitive absence, qu'il n'y ait pas d'enterrement ni civil, ni religieux, prévu de faire don à la science de mon corps, disparaître sans que mes relations puissent découvrir. Vous voyez jusqu'où ça peut mener, LA HONTE, LE REFUS D'UNE EVENTUELLE et NOUVELLE HUMILIATION. [...] Recevez toute mon admiration pour votre courage, car vous avez osé et cela n'a pas du être évident » (femme, 49 ans, père menuisier devenu représentant automobile, mère sans profession, scolarité secondaire dans un lycée privé, sans diplôme, résidant à Nanterre, lettre de cinq pages dactylographiées, écrite au bureau sur le temps de travail, envoyée à la parution de *La Honte*)

2e. « J'ai eu la chance de faire sans difficulté de bonnes études secondaires. [...] J'ai du renoncer à poursuivre des études d'histoire comme je le souhaitais, occupée à soigner ma mère atteinte d'une pleurésie et à la suppléer auprès de mes 6 frères et sœurs (j'étais l'aînée). Puis je me suis mariée à un mari polytechnicien dont les parents, la mère surtout, étaient absolument fermés à toute culture sauf les arts ménagers. [...] J'ai donc lutté de toutes mes forces pour continuer à me cultiver malgré mes 12 enfants dont j'ai déjà perdu 5. J'ai quand même réussi à écrire la vie d'un prêtre dont la correspondance était conservée dans ma famille » (femme, 64 ans, baccalauréat, suivi d'un abandon forcé des études pour s'occuper de sa mère âgée et malade, sans profession, incarnant la figure de « l'érudite » familiale et locale, amatrice de musique classique, écrivain amateur (histoire), originaire de la bourgeoisie rurale, père officier de marine et propriétaire terrien, mère sans profession, mariée à un polytechnicien, 12 enfants, résidant en banlieue parisienne)

2f. « J'ai exactement votre âge. Je suis née dans une région voisine de la votre et mon enfance est la même à peu de choses près. J'habitais un village d'une centaine d'habitants près d'Amiens, le café épicerie était celui des parents de la fille avec laquelle je jouais. Mon père était ouvrier, cheminot, ma mère à la maison, une sœur plus âgée, enfant de vieux... Je n'avoue pas tout, vous penseriez que j'exagère. Les scènes familiales étaient là, la religion manquait, l'interdit venait du père mais n'était pas explicite ce qui ajoutait à la honte sociale. Bonne élève à l'école communale, difficultés d'adaptation au lycée mais avidité de connaissances et désir éperdu de s'en sortir de ce côté. Et là, à quinze ans, le BEPC décroché, le père prenant sa retraite, arrêt des études et mise au travail, dans l'administration comme auxiliaire puis titularisée. Le traumatisme a été tel que j'ai subi ma vie professionnelle sans chercher à l'améliorer en refusant de passer les concours internes pour faire carrière. [...] J'oubliais de préciser que je me retrouve [...] dans un F2 que j'occupe depuis plus de vingt ans maintenant, dans un ensemble d'immeubles pompeusement baptisé résidence à sa construction, et devenu depuis carrément sordide. Tout est sale dedans et dehors, la mortification continue. Il me reste comme perspective la solitude et le vieillissement et j'ai en moi un immense sentiment d'amertume » (femme célibataire, 57 ans, « en retraite anticipée pour invalidité », résidant à Amiens, d'origine rurale, père cheminot, mère sans profession)

2g. « A l'approche de la cinquantaine [...] vous êtes mon écrivain préféré, votre vie d'avant comme vous dites ressemble beaucoup à l'enfance que j'ai eue, j'ai habité un petit village de la Sarthe jusqu'à mes 16 ans, mon père était charcutier et tenait un commerce, ma mère est décédée à 30 ans alors que j'avais six ans. [...] Je n'ai que le certificat d'étude, et j'ai un grand complexe, je fais quelques fautes d'orthographe, cela m'a beaucoup handicapée, et m'a empêchée de faire certaines choses dans mon travail, je commence seulement à passer des concours par manque de confiance en moi. [...] Je n'ai plus envie de me laisser marcher sur les pieds. [...] Je travaille au 'Collège de France' service courrier. La hiérarchie y est toute puissante. Il y a des secrétaires méprisantes avec le 'petit personnel' et qui se prennent pour des 'Prix Nobel' » (femme mariée, banlieue populaire d'Ile-de-France)

Extraits n° 3 :

3a. « Moi aussi j'ai très vite senti que je n'avais rien à voir avec mon milieu, moi aussi je suis devenue professeur de lettres, moi aussi j'ai éprouvé du dégoût et de la honte vis à vis des miens et de leur système de valeurs. J'ai également connu la honte d'avoir honte » (femme d'origine paysanne pauvre, mariée avec un agriculteur, résidant actuellement dans un village, pour *La Place*)

3b. « *‘La honte’ a déchiré mon enfance dans un univers socialement comparable au vôtre. De ces tranches de vie, de pareilles scènes traumatiques, je n’ai gardé que le malaise nauséeux mais inguérissable* » (femme, parents petits commerçants, professeur du secondaire, mariée, des fils, résidant à Toulouse).

3c. « *J’allais à la laïque et je suis étonnée, avec le recul du temps qu’aucune institutrice, aucun professeur ne m’est questionnée, si un seul une fois j’ai menti, ne rien dire. La honte c’était pour l’immeuble, les voisins, nous faisons un tel vacarme, après je rasais les murs. [...] J’ai comme vous ‘mis au jour les codes et les règles des cercles où j’étais enfermée’... cela ne pouvait se dire à personne, dans aucun des deux mondes qui étaient les miens* » (femme d’origine paysanne, résidant à Paris)

3d. « *Même parcours, même tentative d’insertion, de basculement dans l’autre culture, dans l’autre monde, celui de la culture fabriquée je cherche toujours des ‘modèles’ et n’assume pas ma ‘place’ dans le statut (social) et dans la ‘femme’. Même enfance, même déchirement (l’écartèlement de l’entre-deux) même humiliation. [...] J’étais vous au plus près. Vous étiez devenue - à votre insu - un point référentiel, un ancrage, une intime. Fille unique de gens simples (encore plus infra que les vôtres : père au statut flou d’invalide et aux affaires parfois louches, mère femme de ménage mais qui a su me ‘pousser aux études’, afin que je ne lui ressemble pas - Cette façon qu’elles ont de creuser l’écart culturel et social - Il n’a cessé de croître, comme en témoin mon cursus - Etudes Universitaires (maîtrise de Lettres Modernes) puis D.E.S.S. de psychopathologie - Je n’ai rien fait de tout ça - trop engoncée dans la ‘honte’ je n’ai pas réussi le passage... la faille était trop profonde. Je suis rentrée, avec mes diplômes sous silence, comme employée aux écritures, dans une administration. - trop coincée pour écrire, je me suis lancée dans une quête autobiographique sur le divan de l’analyste tentative pour analyser et comprendre, tentative pour défaire la honte, élucider et expliquer ce que j’étais à partir d’eux. Etonnant cheminement qui m’a conduit à une place intermédiaire. J’ai passé le concours d’assistante sociale - profession que j’exerce depuis (sans passion, dans l’ennui). [...] A partir de vous, je me suis aussi souvenue de mon passé littéraire - Etudiante à Aix en Provence - l’autre fille - et j’ai pris le risque de lire à nouveau, donc celui de me séparer, de m’enfermer comme autrefois seule dans ma chambre avec mes livres et ma musique, ces objets de la trahison et de la coupure - *Quelque part je serai toujours décalée* » (femme, 44 ans, employée dans la petite fonction publique devenue assistante sociale, père invalide vivant de “combines”, mère femme de ménage, mari cadre moyen dans la fonction publique, fils scolarisé dans le privé, résidant à Marseille, d’origine rurale)*

3e. « *La honte comme mode de vie. L’inavouable enfin dit. [...] Au fond, être pauvre c’est être différent, donc coupable. J’ai bien connu cet ‘idéal à atteindre’ : être comme tout le monde. Il importe avant tout de ne pas se faire remarquer. [...] La prise de conscience [...] de l’existence (jusqu’alors insoupçonnée) d’un autre monde* » (homme, professeur de lettres dans le secondaire, parents petits commerçants, résidant en banlieue parisienne)

3f. « *Votre livre a réveillé en moi, l’indicible douleur de l’incommunicabilité avec mes parents. Ils sont encore vivants. Je traîne encore mon amour déchiré. [...] Aujourd’hui mon frère est responsable d’une agence de banque, ma sœur employée de banque et moi journaliste. Tous trois avons encore honte - parfois - on a tellement appris à les aimer ‘tels qu’ils étaient’* » (homme journaliste, d’origine rurale, père ouvrier agricole devenu commerçant, banlieue parisienne, pour *La Place*)

3g. « *La honte ? Nous l’avons tous ressenti un jour ou l’autre. La petite bourgeoisie yvetotaise nous a rejeté mais [...] j’ai toujours eu l’espoir furieux de m’en sortir, de m’élever dans la société sans vouloir devenir un bourgeois à mon tour.* » (homme, 57 ans, originaire d’Yvetot, résidant actuellement à Rouen, parents ouvriers, scolarité secondaire dans le privé, pour *La Honte*)

3h. « *Tristesse héritée de l’enfance, inquiétude installée en vous depuis ce temps ou on a commencé à comprendre. Et l’on comprend très tôt... Très tôt j’ai compris qu’il valait mieux ne pas avoir envie de certains jouets parce que mes parents (immigrés siciliens) n’auraient pas pu me les payer. Il fallait que je me contente, comme beaucoup d’autres, des jouets offerts par l’usine. [...] A cinq ans, je connais par cœur les soucis financiers de mes parents, les fins de mois difficile. Raconter ma mère qui se cache à l’arrivée d’un marchand de meubles qui venait recouvrer des traites. A cinq ans, mentir.*

Dire : 'Ma mère est pas là', ma mère qui se cache dans la chambre. Ma pauvre mère qui paie aujourd'hui ses mensonges forcés dans un hôpital psychiatrique... Dire le moment d'allégresse qui flottait dans la maison, dans le quartier lorsque passait 'Le Monsieur des Allocations'. Là, ma pauvre mère, tu ne te cachais pas ! Et tu y allais de ton pourboire qui me semblait énorme, qui l'était, et que des mieux nantis ne donnaient sûrement pas. Evoquer la joyeuse légèreté, la détente qui régnait ce soir-là. Puis la lente, la surnoise, l'inévitable pression qui s'acharnait sur nous au fil des jours, au fil des billets de banque tous neufs et vite envolés. Décrire l'explosion de rage qui se soldait, inexorablement, par une violente dispute entre mes parents, à propos de rien. Parce qu'il manquait de l'argent, et que nous étions sept à manger, et que cela était intolérable, et qu'il fallait vaille que vaille vivre, mois après mois, année après année. La honte que j'ai eu de mes parents. Ils parlaient mal le français. Ma mère surtout, qui ne sortait jamais. Et nous mettions un point d'honneur (et nous étions) à être les meilleurs en français. Comme j'aurais voulu m'appeler Dupont, Gérard ou Daniel, comme les autres... Comme j'aurais voulu souffler les mots à mon père qui s'adressait au directeur de l'école... Je leur en voulais d'estropier les mots ; ma mère était petite, rabougrie. J'évitais de lui donner le bras dans la rue... Cette honte des parents, que je me reproche aujourd'hui d'avoir éprouvée comme vous l'avez bien dite. [...] Je connais des gens à qui je ne pourrai pas recommander votre livre, qui ne pourront pas le sentir. A quoi bon. Vous savez ces joues rondes, ces peaux lisses, ces chairs tendues que l'on repère au premier regard, dans la rue. Ces vêtements bon chic bon genre... [...] Et cette phrase qui revenait toujours dans la bouche de mon père : 'Questo sara maestro di scuola'. Et il me désignait avec fierté. J'ai fait ce qu'il ma demandé mais le sort a voulu qu'il ne me voie jamais en instituteur. Il est mort en juin 62, j'avais quatorze ans. L'année suivante j'entrais à l'Ecole Normale. Bon Dieu comme j'aurais aimé le faire entrer dans ma classe lorsque j'ai eu mon premier poste. Lui faire sentir qu'il était là chez lui puisque c'était lui qui l'avait décidé. [...] Tout cela, vous l'avez dit, compris, deviné pour moi, pour nous tous qui avons trahi. Trahi. Oui. C'est le mot. Ce sentiment je l'éprouve aujourd'hui lorsque des parents humbles viennent me consulter à propos de leurs enfants. L'autre jour, une portugaise. Elle s'excusait de ne pas savoir s'exprimer. Elle était menue, tassée sur sa chaise. J'avais envie de la serrer contre mon cœur, de lui dire ne t'en fais pas, je t'aime, je sais qui tu es, je sais ce que tu ressens... [...] Je trouvais là [dans La Place] les mots qui depuis mon enfance étaient restés ensevelis au fond de mon ventre. Cela me fait penser à cette scène : un groupe d'ouvriers et leur porte-parole qui s'exprime devant le patron. Le porte parole (délégué) prononce les mots, les autres opinent du chef, remuent les lèvres comme s'il s'agissait de leur propre voix. Dans 'La place' c'était mon humiliation qui parlait » (instituteur, écrivain amateur, résidant en province, 50 ans, parents immigrés italiens, père ouvrier, pour La Place)

3i. « Dans 'La Place' je me suis reconnue et j'ai surtout reconnu mon père et mon passé. Je voudrais que vous sachiez que même aisé, mon père fermier avait décidé de vivre la vie de ses ouvriers. Il avait les pensées, les réactions des gens de sa campagne qu'il aimait et que bien que très intelligent, il ne voulait vivre et penser que comme eux car il aurait eu l'impression de les trahir s'il avait agi autrement. Il avait leurs complexes, leur honte, leur fierté. Toutes les réflexions, le langage du peuple en français si souvent écorché, tout ceci je l'ai entendu ! J'ai vécu jusqu'à 14 ans, avec des gens qui ne se lavaient pas beaucoup, qui allaient aux 'cabinets' en passant par le fumier des bêtes. Ouvriers ou paysans, lorsqu'il n'y avait pas de confort, pas d'eau (seulement à la pompe du village) au milieu des gens qui 'faisaient la batteuse ou le cidre' selon les saisons, qui parfois avaient des poux ou le soir avaient trop bu. [...] Cela vous marque à jamais de la même façon que vous par vos souvenirs de fille de cabaretier-épicière. Moi aussi, obligée de quitter le village pour les études (je n'ai pas réussi comme vous dans ce domaine) j'ai éprouvé ensuite cette même distance, il s'est établi cette même barrière. Vous n'aviez pas d'argent, j'en avais sans doute plus que vous, mais vous vous tromperiez en pensant que cela changeait tout. Je n'ai jamais cessé d'aimer mes parents mais ma mère a commis une faute grave : ancienne institutrice, elle avait souffert de la différence de milieu et a tout fait pour nous éloigner de mon père. Elle y avait réussi, parce que mon frère et moi l'adorions : elle nous aurait donné la lune et nous préférons inconsciemment son savoir à la rusticité de mon père. Mon remords c'est de ne pas avoir été assez forte et assez lucide pour que la coupure entre mon père (qui m'aimait beaucoup) et moi n'existe pas et m'empêche d'apprendre et de parler bien davantage des coutumes campagnardes. Mon père se passionnait pour les haches préhistoriques trouvées pendant les labours ; il aimait le passé, il lisait Historia mais cela s'arrêtait là. Il avait quitté l'école à 12 ans (1er au

Certificat d'Etudes) ; et il avait tout de suite travaillé comme les ouvriers agricoles avec des parents n'aimant que le travail de la terre de 5h du matin à 9h du soir - Il était paysan, et se voulait rester paysan – [...] Je suis entrée, il y a déjà longtemps dans un milieu bourgeois, par la situation de mon mari (ses parents étaient également des ouvriers) et j'ai des amies charmantes qui n'ont pas eu notre origine. A 3 reprises, j'ai été blessée par leurs remarques et bien involontairement de leur part :

** Nous jouions au tennis dans ces clubs demi-snobs demi-sympathiques... et on me demandait toujours pourquoi je n'amenais pas mes parents ou mes beaux-parents*

** Un jour, ma belle-mère s'est levée de son siège pour dire bonjour à un jeune bourgeois de 25 ans qui était chez moi - cela ne se faisait pas... - ;*

** Une autre fois, je devais aller au bord de la mer avec des amis (intellectuels et bourgeois) mais dont la famille, susceptible de les accompagner, était 'très ouvrière' - cela ne peut se faire... -*

*Je me suis alors aperçue (j'en étais convaincue depuis bien longtemps, mais au fil des ans, tout se concrétise davantage) qu'il était impossible de mélanger les gens sans risquer les vexations pour les uns comme pour les autres. Sans faire de complexe de supériorité, voici ce que j'ai toujours éprouvé depuis : pour mes vrais amis, avec qui je peux discuter d'Annie Ernaux, entre autres... j'ai toujours éprouvé un peu de honte, comme si c'étaient eux qui ne comprendraient pas ; j'ai toujours eu un léger mépris comme si c'étaient eux qui n'étaient pas ouverts, comme si leurs manières et leur savoir n'auraient jamais aucune supériorité sur la simplicité et le naturel des péquenots avec qui j'avais vécu mon enfance et dont pourtant j'étais séparée à jamais. N'avez-vous jamais éprouvé ce sentiment ? Coupée de vos racines oui, mais aussi plus forte des 2 savoirs, plus forte que vos parents et amis de même condition sociale aujourd'hui » (femme, d'origine rurale, père fermier « aisé » titulaire du CEP, mère institutrice, mariée bourgeoisement, résidant actuellement en banlieue parisienne, pour *La Place*)*

3j. *« Je suis née en Vendée en 1955, mon père était ouvrier agricole jusqu'en 1981 au service d'un Vicomte. [...] Vous avez décrit vos émotions et vos souvenirs avec une grande vérité et beaucoup de courage. Je dis beaucoup de courage, car il en faut pour avouer ses humiliations, son sentiment d'infériorité et sa honte d'avoir eu honte de ses parents et de leur condition. [...] J'ai beaucoup souffert à l'école primaire de notre pauvreté, et j'ai traîné avec moi un certain sentiment d'infériorité jusqu'à 25 ans. Je crois l'avoir en partie balayé, mais il me reste encore quelques réflexes de soumission aux riches. Papa c'est l'honnêteté, la soumission et la bonté. Comme vous, j'ai épousé un fils de bourgeois mais du même village vendéen que moi. Très honnêtement je ne me sens n'y à l'aise dans la famille de mon mari, n'y très à l'aise dans ma propre famille » (femme mariée bourgeoisement, 43 ans, sans diplôme, père ouvrier agricole, originaire du village vendéen où elle réside encore, pour *La Place*)*

3k. *« La douleur, le souvenir cauchemardesque, cette honte enfouie, cachée, l'humiliation, cette douleur au cœur de cette nuit dont on ne sort pas, dont on ne parvient pas à sortir. [...] Le travail, la lutte, pour corriger sa voix, se corriger, a du, doit être permanente. [...] La honte, la douleur, celle d'avoir trahi. [...] La trahison est aussi celle qui - à partir de qui on a pu se construire - en opposition, mais aussi elle est celle qui nous ligote à ceux là même qu'on avait furtivement - secrètement trompé. Ma lettre part dans tous les sens. Je me sens maladroite. C'est vrai que nous on a du mal à communiquer, on n'a pas fait des gammes dans notre enfance » (femme d'origine populaire, écrivain)*

3l. *« Petits secrets, pensées honteuses, souvenirs rances, tout cela revient, en liaison avec le poids d'un ordre social et spirituel tout puissant, qui règle les loisirs comme le devoir, les idées comme les vêtements » (homme, 57 ans, professeur de critique littéraire dans une école belge de journalisme et journaliste à *La Croix du Nord-Pas-de-Calais* scolarité secondaire dans le privé, parents tenant une épicerie-café, résidant en Belgique)*

3m. *« Merci d'avoir écrit 'La Honte'. Vous ne pouvez pas savoir le bien que vous m'avez fait. [...] J'ai dix ans de plus que vous. [...] Ma vie a été tellement semblable à la vôtre. [...] Comme vous j'ai éprouvé la 'honte' (innommable) d'appartenir à une famille non conforme à l'idéal social et religieux que le Pensionnat et ma mère m'enseignaient à tous les instants et de toutes les manières. Plus gravement encore, j'ai subi sans m'en apercevoir la violence sournoise et déguisée d'une 'bonne éducation', j'ai vécu dans ce milieu clos et imperceptiblement totalitaire qui était constitué, pour moi, par le Pensionnat et ma mère. Mon Père n'a pas essayé de tuer ma mère, mais il l'a quittée lorsque*

*j'avais 2 ou 3 ans. Pourquoi ? Cela m'a toujours été caché, et j'ai été élevée dans le mystère. Des indices me font penser qu'il avait eu à mon égard des gestes incestueux. Au Pensionnat, je n'avais pas le droit (ma mère m'avait interdit) de parler à quiconque de l'absence de mon Père. Il fallait 'faire comme si' ma famille était 'bien'. Comme la vôtre, ma mère était commerçante (en Bonneterie). Nous étions brouillés avec la famille de mon Père, mais je savais que sa mère avait, comme on dit, 'vécu de ses charmes' et que mes oncles étaient ouvriers... Mais il fallait l'oublier. Nous ne fréquentions que ma famille maternelle : un oncle ingénieur, un autre architecte... Mes cousines ne manquaient pas l'occasion de me faire sentir leur supériorité originelle. [...] Vous m'aidez mieux qu'une psychothérapie » (femme, 67 ans, retraitée, résidant actuellement à Lyon, écrivain amateur – autobiographie –, scolarité secondaire dans un établissement privé catholique, père ouvrier ayant quitté tôt le domicile conjugal, mère d'origine bourgeoise, commerçante en bonneterie, pour *La Honte*)*

3n. « *J'ai lu La honte d'un trait, avec la même anxiété, le même intérêt, celui qu'on éprouve devant un dévoilement impitoyable, que j'avais déjà éprouvé à la lecture de vos livres précédents. La honte que j'ai également ressentie au fond de moi-même, j'ai passé un demi-siècle de vie à la transformer en audace(s), peut-être feinte(s) et en pratiques de luttes affichées, mais rien de ce qui était originaire ne s'est effacé, comme s'il s'agissait de la tache de Lady Macbeth... Nul besoin du Dr Freud pour savoir cela » (homme, plus de 60 ans, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Rouen)*

3o. « *La honte, c'est celle d'être né dans un lieu et un milieu et de vivre ailleurs, là où en quelque sorte on n'a pas le droit légitime de vivre. [...] Il y a si peu de gens qui ont fait ce saut d'un milieu populaire jusqu'à l'université. [...] En 1952, j'habitais à Dreux, au moment même où vous passiez en autocar pour Lourdes. J'étais à cette époque habitué d'une révolte et d'une rage dont je ne comprenais pas l'origine et qui n'arrivaient pas à contrebalancer ma honte. J'écoutais avec mes parents 'Reine d'un jour' et 'Quitte ou double'. Je lisais les romans-photos de 'Rêves' qu'achetait ma sœur, vendeuse en charcuterie. J'allais au collège avec les fils de bourgeois légitimes de Dreux. Je lisais aussi Baudelaire et je n'arrivais pas à m'y retrouver. J'ai parfois l'impression que toute l'éducation que j'ai reçue au collège, au lycée et à l'université (la Sorbonne), m'a tout juste permis d'apprivoiser la honte qui brûle toujours en moi » (homme, 67 ans, universitaire, militant socialiste, père ouvrier, d'origine provinciale, résidant actuellement à Paris, pour *La Honte*)*

3p. « *Je suis agrégée de lettres et mon père ne savait pas écrire. Donc je suis nulle part, sans mari, je ne voulais ni ouvrier, ni petit-bourgeois, sans enfant [...] aucune réussite sociale. Mes frères et sœurs et moi nous sommes des intellectuels marginaux sans argent, sans enfant. [...] Je vis dans un HLM [...] Ma mère [...] m'a 'laissé' faire des études [alors] qu'elle qui n'a pas eu le droit d'en faire. [...] Les petits-bourgeois avec qui je travaille me méprisent : je ne cache pas mes origines, je ne gémiss pas sur les traites à payer, je ne possède rien, je n'ai pas de voiture et je ne vomis pas sur la vulgarité des élèves. J'ai choisi la révolte dès le lycée, agressive en classe contre les riches, prétentieuse, agressive à la maison contre la bêtise crasse. Mais ma mère vieillit et maintenant j'ai honte. Toute cette vie sur le fil du rasoir et pour quoi ? Quand j'étais au lycée je n'avais pas honte de jeter à la figure des autres filles que mon père battait ma mère, pour leur montrer que je n'étais pas comme elles. Je les horrifiais, et de cela je souffrais, de cela seulement. Mais maintenant ce dont j'ai honte c'est d'avoir mal parlé de mes parents. Qui sont morts tristes (mon père) qu'aucun de ses enfants ne se marie, n'ait une maison, un peu d'argent. J'ai fait des petits boulots, accumulés les diplômes, en refusant de les valoriser finalement j'ai passé le CAPES, amour de la littérature, puis l'agrégation interne à 45 ans. Mais j'ai toujours travaillé à mi-temps, ne voulant pas travailler pour l'argent qui les aurait rendu si fiers. J'avais sans doute peur qu'ils ne m'aient que pour ma trahison » (femme, professeur agrégée de Lettres modernes, travaillant à mi-temps, célibataire sans enfant, père illettré, résidant dans une HLM en banlieue parisienne)*

3q. « *Dès les premières lignes j'ai été abasourdie car je me suis totalement reconnue dans votre personnage. Votre livre, c'est celui que j'aurais pu écrire si j'avais eu le talent pour le faire. Ma famille est originaire de Bolbec et Yvetot ; Moi aussi j'ai très vite senti que je n'avais rien à voir avec mon milieu, moi aussi je suis devenue professeur de lettres, moi aussi j'ai éprouvé du dégoût et de la honte vis à vis des miens et de leur système de valeurs. J'ai également connu la honte d'avoir honte. J'ai haï leur terrible résignation. Le fossé s'est creusé entre ma famille et moi. Dans votre livre vous relatez des souvenirs qui me sont revenus ! [...] J'ai été très touchée, très émue de me retrouver à*

travers votre récit » (femme d'origine paysanne pauvre, mariée avec un agriculteur, résidant dans un village, pour *La Place*)

3r. « *J'ai cru [en lisant La Place] lire l'histoire de ma famille. Originaires de la même région que vous mes parents ont suivi le même itinéraire que les vôtres pour essayer de s'en sortir. Les sentiments que vous décrivez sont leurs sentiments, la langue qu'ils parlent est celle que vous avez su restituer. Moi-même j'appartiens à la même génération que vous, j'ai aussi passé le CAPES et j'éprouve à leur égard ce que vous éprouvez à l'égard de vos parents. [...] Comment avez-vous fait, venant donc de ce milieu que je connais si bien, pour maîtriser la langue française, pour transcender le patois local, familial, la pauvreté (apparente) du vocabulaire, une certaine vulgarité dans le ton, l'absence de liaisons (j'écoute Chirac ou Fabius à la radio et je me dis qu'il y a vraiment deux catégories de français : ceux qui possèdent le langage naturellement, qui n'hésitent pas sur une liaison, un accord, une concordance des temps... et les autres). [...] Je n'ai moi-même, malgré mes efforts, jamais réussi à être sûr de mon français. Maintenant que j'ai largement quitté mon milieu je me surprends à me surveiller continuellement si mes interlocuteurs font partie de la catégorie sociale décrite plus haut* » (enseignant certifié, âgé d'une cinquantaine d'années, d'origine provinciale, résidant en banlieue parisienne)

3s. « *Quelle chance qu'Annie Ernaux ait écrit mieux que ce que j'aurais pu le faire ce que j'avais envie de dire ! Entre autres mon vécu de petite fille d'ouvrier élève dans un grand Lycée bourgeois à l'orée des années soixantes avec son cortège de rêveries, d'incompréhensions, d'humiliations. [...] Vous donnez à voir mieux qu'aucun socio-linguiste ne l'a fait ce qu'on peut appeler le rapport social à la langue. [...] Une langue [...] est faite de multiples rapports au monde dont le social. [...] Comme vous je suis enseignante (d'Espagnol... c'est la recherche d'une identité perdue) en déséquilibre par rapport à mon milieu social d'origine, appartenant à la même génération, mère de trois filles, épouse parfois rebelle... [...] Lire ce que vous écrivez me permet une 'relecture' de ce qui à moi aussi m'a fait du mal ou du bien, m'a indignée ou plu, de ce qui m'a fait avancer dans la vie. [...] C'est bizarre comme la lecture de vos livres m'a donné l'impression de réécrire ma propre vie en faisant l'économie d'un écrit - ce dernier passage est encadré par A. Ernaux* » (femme, 40 ans, enseignante d'espagnol, membre du groupe « Français et Education Nouvelle », grand-père ouvrier immigré espagnol, père ouvrier, mariée, 3 filles, pour *La Place*)

3t. « *Dans le milieu que vous évoquez et que je connais bien puisque ma vie a été à peu de choses près la même, dans ce monde-là, on ne possédait pas le langage des dominants, on vivait dans une rigueur de subsistance, d'ignorance, mais de bon sens, on ne se payait pas de mots, l'exigence quotidienne ne s'accommodait pas de longs discours, on était collé au concret difficile de chaque jour et on parlait avec des mots aussi concrets. Le patois d'ailleurs constituait notre langue et chacun sait que le patois dit bien ce qu'il veut dire. A quoi aurait donc servi dans ce contexte social, des discours ? Il fallait se sortir au mieux sans instruction, avec seulement la force des bras et un peu de jugeote, d'un état pesant, et avec des perspectives réduites. [...] La constatation que vous faites de la distance s'établissant entre vos parents et vous-même par votre 'promotion' tant privée que professionnelle et le malaise qui fatalement s'ensuit, je l'ai connu et le connais encore et cela a constitué une sorte d'amputation à mes propres expressions, quand le langage (ah ! ce langage) n'est pas le même des 2 côtés. Notre vie est tissée de tout ce réseau de choses perçues dans un milieu donné et il reste notre matériau profond. Ce que l'on met par-dessus, s'effiloche au fil du temps. [...] Je me suis élevée contre une affirmation péremptoire de ma belle-mère disant 'qu'il faut rester dans son milieu'. [...] On vit des années, des années, à contre-nature, [...] on n'a jamais pu être soi-même. Les connaissances ouvrent des horizons et c'est un bien. [...] Je connais des jeunes femmes qui ont gravi l'échelle sociale avec brio, et déclarent sans remords, évoquant une famille plus que modeste : 'je n'ai plus rien à dire à ces gens-là!'. Et bien souvent la rupture est totale. (Mes parents étaient paysans)* » (femme d'une cinquantaine d'années, C.E.P., employée P.T.T., parents paysans, mariée bourgeoisement, 3 enfants)

3u. « *Les racines-boomerang. [...] [Citant une chanson de Jacques Brel] 'On n'oublie rien de rien / On s'habitue c'est tout' [...] La nécessité de vivre, d'exister, de survivre. [...] On n'échappe pas aux éléments [...] qui vous ont donné vie, même si on change de milieu pour atteindre le sommet le plus haut de la montagne. On suffoque par manque d'oxygène* » (femme, Paris)

Extraits n° 4 :

4a. « *J'ai été élevée au Havre, j'étais moi aussi dans un 'Pensionnat'. [...] Moi non plus, je n'ai pas eu de 'vraie' amie dans mon Pensionnat St Roch mais mes 'compagnes' ne m'impressionnaient pas du tout. Même, pour être vraie, je me trouvais plutôt mieux qu'elles et je ne crois pas être vaniteuse ! J'ai 18 ans de plus que vous et je constate que rien n'avait beaucoup changé, en 1952. (...) Je reconnais les expressions : 'se débarbouiller' 'ouse-que tu vas ?' 'd'ouse-que tu viens ?' 'prendre une calotte' 'être toujours 'pendu' chez quelqu'un. Bref je trouve que vous décrivez merveilleusement bien notre vie dans cet endroit étroit [...]. Oui, la politesse était la vertu majeure et vous avez lu aussi Berthe Bernage !* » (femme, 75 ans, mariée, père marin pêcheur, mère tenant un café-épicerie, résidant en proche banlieue parisienne, pour *La Honte*)

4b. « *Je fais partie des quelques transfuges qui se reconnaissent dans votre histoire [...]. Un père d'abord garçon de courses puis vendeur puis chef vendeur puis étalagiste puis chef étalagiste puis professeur d'étalagisme puis sous directeur d'une école régionale - mais qui même à ce stade 'continuait de se débarbouiller dans la cuisine'... et qui parlait 'du Grand Charles'. [...] Le jardin - le tricot de corps aussi [...] Comment à partir de là ne pas être dans la distance ? Malaise, mal-être par rapport à ceux que l'on quitte et impossible coïncidence avec les autres langages* » (femme, enseignante dans un établissement privé à Bordeaux, D.E.U.G. de Philosophie, CAPES de Lettres Modernes en cours, pour *La Place*)

4c. « *Distance de l'enseignante avec la famille, en cela nous nous ressemblons. Mon grand père coupait aussi son pain en dés* » (institutrice retraitée d'origine flamande, vivant avec un petit cultivateur retraité, grand-père ouvrier agricole saisonnier, résidant dans un village belge, pour *La Place*)

4d. « *Banalement - car vous avez déjà dû lire cela maintes fois - je vais vous dire combien il s'agit aussi de mon père* » (femme mariée, deux enfants, père martiniquais, épicier, banlieue parisienne, pour *La Place*)

4e. « *Enfant d'ouvriers (nous étions 3 enfants) j'ai connu les cabinets dans le fond du jardin, la toilette dans la cuvette de la cuisine, l'été dans le baquet de la buanderie, les poules égorgées les lapins pendus, le ramassage des pommes à cidre à la St Luc, l'ostie collée au palais, le confessionnal et la crainte de la religion telle qu'on nous l'enseignait, la permanente pour ma communion je me sentais ridicule mais heureuse. L'hospice, ma grand-mère y travaillait cette grande maison vieille et triste avec cette odeur de rance, les petits vieux qui me donnaient des bonbons qui fondaient dans ma main car je n'osais pas les manger (le dégoût). [...] Mon père et ma mère se privant pour pouvoir acheter un pavillon dans une cité neuve d'Yvetot en 64. Les chansons à la T.S.F. les romans qui me renvoyaient aussi à des choses inconnues et me faisaient rêver* » (employée de banque, C.E.P., B.E.P., née à Yvetot, 45 ans, fille d'un ouvrier cordier (usines textile) devenu comptable et d'une femme de ménage)

4f. « *Mes parents étaient instituteurs : mon père parce qu'il était le cadet et que dans le Béarn, la terre ne peut revenir qu'à l'aîné, les études (brevet supérieur) permettant de régler les histoires de succession. Ma mère, parce que sa mère avait travaillé comme bonne chez des gens riches 'le beau linge' comme elle disait pour les désigner par où elle les voyait, et parce qu'elle ne pouvait supporter l'idée que sa seule fille, qu'elle élevait sans mari, subisse la même condition. Maman raconte l'hostilité du village envers sa mère qui élevait sa fille en 'demoiselle'. Tu dis bien cela, à propos de la gêne de ton père devant 'l'oisiveté' de sa fille de 17 ans Ils étaient les instituteurs de ton village et notre enfance fut marquée des belles-lettres officielles : les mots ne pouvaient jamais être écrits sans l'adjonction d'adjectifs. Un jour, pour une rédaction sur l'automne, mon père m'avait fait cadeau de 'la fantasmagorie-des-couleurs de l'automne'. Proust m'était familier parce que mes parents avaient été longtemps instits près d'Illiers (comme il était écrit sur le panneau des Ponts et Chaussées : Illiers, le Combray de Marcel Proust) mais je ne l'ai travaillé que tardivement parce que je croyais qu'il ne parlait que de jardins, de tantes et de madeleines* » (enseignante de Sciences Economiques et Sociales, 37 ans, Bordeaux, pour *La Place*).

4g. « *Mon père est artisan en retraite et chez nous il a tout fait petit à petit... J'ai connu (avec mes deux frères et ma sœur) les WC dans le jardin, la chambre commune et la cuisine comme lieu de*

toilette... Inutile d'en dire plus : tout est dans votre livre jusqu'aux remarques qui en font toute la puissance sur le langage et le silence, le retranchement dans la chambre et la distance se creusant petit à petit entre le travailleur et... l'intello (peut-être n'accepteriez-vous pas le terme ?) » (homme, petite trentaine d'années, études supérieures littéraires, enseignant, Dijon, pour *La Place*)

4h. « Voici le livre que j'attendais. Un document essentiel, indispensable. [...] Vous avez su exprimer cette dualité, cette souffrance de la petite fille née dans un milieu qu'elle aime, car il est le sien [...] fille unique d'un couple pour qui elle est TOUT. J'ai aussi été cette enfant. Mais la petite fille, puis l'adolescente que vous étiez savait que ce monde où elle vivait était limité. Qu'elle aspirait à autre chose. Ailleurs. Pour y parvenir le cheminement était classique. Etudes, mariage dans un milieu de 'diplômés'. Ce qui veut aussi dire rupture, départ, impression du reniement. Le Moi d'Avant, et le Moi d'Après comme vous le dites [...]. Merci pour *La Place* » (fille de petits commerçants, diplômée de l'enseignement supérieur)

4i. « J'ai lu à plusieurs reprises votre livre *La Place*. [...] En moi-même existent un processus d'identification - mes parents étaient également des petits commerçants - et le même sentiment de culpabilité - j'aime, je n'aime pas mes parents, je ne sais » (homme, juge aux affaires matrimoniales, résidant dans une ville moyenne de province)

Extraits n° 5 :

5a. « Je vous dois des excuses, Madame, pour vous avoir parlé bien plus de moi que de vous ; c'est que votre mémoire a réveillé la mienne et que de trouver sous votre plume tant de choses que j'aurais voulu pouvoir écrire avec la même justesse, le même dépouillement, la même dignité m'a donné envie de vous offrir aussi un peu de ma vie. Je vous remercie encore d'avoir eu le courage de porter ce témoignage et j'espère que vous ne m'en voudrez pas si l'éclairage de mon expérience personnelle l'a involontairement déformé » (institutrice retraitée, fille d'un cantonnier et d'une ouvrière d'usine, résidant dans un village, pour *La Place*)

5b. « Votre révolte et votre acharnement à arriver à être 'autre chose', je les connais bien. [...] Ce que j'aime le plus chez vous, c'est cette hargne et cette révolte constantes à l'égard des 'autres', ceux qui ont eu la chance de naître 'avec' [...]. J'aime surtout votre façon d'oser dire. Dire ce que les autres n'osent pas. Dire ce qui ne se fait pas. [...] Pardonnez-moi mon intrusion. J'ai un peu fait comme vous : j'ai osé... » (femme, 45 ans, Paris)

5c. « Je me dis que c'est fou, ce désir que j'ai de partager avec vous - pour me raconter - [...] Je suis confuse d'être ainsi sortie de l'anonymat » (femme, 44 ans, mère femme de ménage, mari cadre moyen dans la fonction publique, fils scolarisé dans le privé, résidant à Marseille, d'origine rurale)

Extraits n° 6 :

6a. « Vos écrits me serviront d'intermédiaires, vos mots parleront à ma place, il n'y aura pas grand chose à ajouter, qu'à offrir le livre, en aurai-je le courage ? » (femme cadre dans une PME, 49 ans, baccalauréat, résidant à Paris, d'origine provinciale, père d'abord menuisier puis représentant automobile, pour *La Honte*)

6b. « J'ai fermé vos livres depuis un bout de temps, mais je les porte en moi, je ne les prête pas. Les conseiller, c'est me mettre en danger, me dénuder » (femme d'origine rurale, 44 ans, père invalide ayant vécu de « combines », mère femme de ménage, Maîtrise de Lettres Modernes et D.E.S.S. de Psychopathologie, d'abord employée aux écritures dans une administration, puis assistante sociale, mari cadre moyen dans la fonction publique, un fils)

Extraits n° 7 :

7a. « Combien de semblables se sont déjà révélés à vous par courrier ? Beaucoup, je suppose - sans compter tous ceux et celles qui se taisent. [...] Je considère - un peu - que vous avez fait ce travail à 'ma place' [...] ; Vos parents, leur vie méritait bien d'être, au moins un peu, connue. 'La Place' leur fait une place dans nos vies. [...] Je viens d'une sorte de 'Place'... moi aussi (une boucherie chevaline

*dans la campagne belge) [...] L'émotion à fleur de peau, les larmes, le 'culturel', ce n'était pas pour 'eux', ce n'est pas pour leurs enfants non plus. Ce n'est pas très confortable ! Impression, souvent, de vivre en position de grand écart. Et la confusion toujours proche, malgré les facultés d'analyse, le sentiment d'être bâtard, et d'être ressenti comme tel, toujours traître à quelque chose. [...] Votre livre, je l'ai lu très vite pour pouvoir le faire connaître à une amie... chaîne qui se noue entre femmes devenues des 'bâtardes culturelles' [...] Recevez l'expression de ma RECONNAISSANCE et de ma profonde sympathie » (femme, d'origine franco-belge, professeure certifiée de Lettres dans un collège, d'origine rurale, père boucher, mère tenant un café, épouse d'un cinéaste célèbre, deux enfants, résidant à Paris, pour *La Place*)*

7b. « *Je fais partie des transfuges qui se reconnaissent dans votre histoire [...] Bâtarde – bâtarde* » (enseignante dans un établissement privé de Bordeaux, titulaire d'un DEUG de Philosophie et d'un CAPES de Lettres Modernes, père coursier, pour *La Place*)

7c. « *Une réalité, similaire à ma petite vie, celle que j'ai menée, que je menait encore quelques années auparavant et qui me torturait. Je n'arrivais pas à me débarrasser de ce que j'appelle l'empreinte culturelle, la blessure, la tâche de sang indélébile. [...] J'avais pour habitude de vous citer lorsque quelqu'un me demandait qui j'étais, d'où je venais ? 'Lis Annie ERNAUX', [...] et tu en apprendras beaucoup plus sur moi que ce que je pourrais te raconter !' » (comédienne et metteur en scène de théâtre, 23 ans, études d'art dramatique à Paris, résidant à Boston mais d'origine normande, pour *La Place*)*

Extraits n° 8 :

8a. « *Dans mon milieu d'origine, la tendresse ne passait pas nécessairement par les mots mais bien plus par les gestes de tous les jours autour de ce qui est essentiel pour survivre : la nourriture, la chaleur, le repos, le temps libre (quel cadeau dans le monde ouvrier !). Chez moi, il ne s'agissait ni de discours, ni de câlineries car on n'avait guère de temps pour cela : il fallait travailler, travailler et travailler encore pour que les enfants 'puissent aller à l'école' » (institutrice retraitée, père cantonnier, mère ouvrière d'usine, résidant dans un village, pour *La Place*)*

8b. « *Je me demande si votre façon bien particulière d'affronter les temps de déstabilisation ne tient pas à vos origines, du fait d'être issue d'une culture 'du faire' plutôt que d'une culture 'du penser' et 'du dire' » (homme, psychiatre dans un grand hôpital parisien, d'origine rurale, mère épicière, résidant actuellement dans le 17^{ème} arrondissement de Paris, pour *Une Femme*)*

8c. « *Les gens simples n'ont pas de mots pour communiquer et c'est ce qui peut nous faire croire à une trahison. Notre société est faite de classes, donc de barrières et ces barrières sont des obstacles pour la communication. La société ne peut être qu'élitiste* » (femme, banlieue parisienne, pour *La Place*)

8d. « *Je me sens proche de votre expérience d'ascension sociale [...]. Comment prétendre à la fois demeurer fidèle à nos origines et nous appliquer à nous en éloigner. [...] Sommes-nous des traîtres à la mémoire courte ou, au contraire et grâce à l'écriture le plus authentiquement fidèle à notre naissance ? Vous m'avez aidé à formuler la question. [...] Permettez-moi seulement de vous remercier pour ce pas que vous m'avez aidé à accomplir sur mon petit bonhomme de chemin* » (homme, plus de 60 ans, parents petits commerçants, écrivain amateur, résidant à Paris, pour *La Place*)

8e. « *Je suis une jeune femme qui a 'réussi' comme professeur. [...] Exorciser tout cela, cette enfance où j'avais tous les soirs l'impression d'être malheureuse. [...] Votre récit réveille en moi tant de choses enfouies, il serait temps que je fasse le ménage dans tout cela* » (canadienne, 35 ans, études supérieures de Lettres, parents petits commerçants)

8f. « *Ce monde des gens 'ordinaires' est trop souvent méprisé ou évoqué par le biais d'un humanisme condescendant. Vous portez enfin témoignage de sa dignité. [...] J'étais, il y a peu, dans le bureau d'un agent immobilier. Il conversait au téléphone avec un notable du coin, parlant avec hauteur (HAUTEUR) des O.S de chez Renault. Fils d'immigré lui-même, à l'accent 'titi parisien', il était arrivé. La quarantaine, licence de droit, stage en Amérique, argent. J'en avais mal pour lui. Il n'est pire déchément que de déprécier ainsi les êtres qui font partie de l'univers qui vous a vu naître* »

(homme immigré d'origine espagnole, étudiant en maîtrise à l'Université de Paris V, père ouvrier spécialisé, banlieue parisienne, pour *La Place*)